Il y a, tout d'abord, dans "**Le vieux Léon**", une prouesse technique. Aligner 96 vers de quatre pieds, "il faut le faire", comme on dit. Voilà qui eût ravi le jeune Hugo des "Orientales". Mais l'arbre de cette étourdissante virtuosité ne cache pas la forêt où traîne l'âme du vieux Léon. Le musicien des rues n'appartient plus guère qu'au passé de Paris. La "civilisation" rejette un à un les charmes de l'existence et les douceurs de vivre. Que de tendresse, que d'amitié dans cet adieu au vieux Léon qui jouait dans les cours du piano à bretelles... Les vraies tendresse et amitié des hommes sans "cinéma": "Mais les copains - Suivaient l'sapin - Le cœur serré - En rigolant - Pour fair semblant - de n'pas pleurer." Si nous étions quelque chose dans le clergé (?) nous proposerions de jouer le "Vieux Léon" à l'enterrement de tous les musiciens. Sainte-Cécile, aimablement citée dans la chanson, ne dirait pas non.

Que Brassens, au temps des insultes sans grâce qu'échangent entre deux arguments frappants les automobilistes, regrette amèrement celui des jurons frottés d'ail, n'a rien d'étonnant, ni qu'il en ait composé "La ronde des jurons". Cette chanson sort tout droit du Pont-Neuf et des "Trois Mousquetaires". Hélas trois fois, "Ils ont vécu, De Profondis - Les joyeux jurons de jadis". En fait de "gaulois de bon aloi", il ne demeure que Brassens, admirable marchand de quatre-saisons.

Troubadours et ménestrels — auxquels on a si souvent comparé Brassens — auraient payé cher les droits de "A l'ombre du cœur de ma mie". Ils auraient fait, dans les châteaux-forts, avec cette chanson, ce qu'on appelle en jargon de music-hall, "un malheur"! "Un tabac"! Brassens nous a donné là une chanson littéralement d'un autre âge, et par cela même, de tous les temps. Tout y est délicatesse de tapisserie, lumière de feu de bois, frisson de brocart. "Sur ce cœur, j'ai voulu poser - Une manière de baiser." Il faut être au moins la dernière des brutes ou le dernier des mohicans pour ne point goûter la grâce de poussière au soleil de cette chanson comme retrouvée dans un grenier.

Le sens de l'humour est plus rare sur les planches que le vent ou le beaucoup de bruit pour rien. Qu noir au rose, Brassens le pratique et ce n'est pas le moindre plaisir de ses passages sur scène que d'entendre rire le public. Un poète, par excellence, n'a pas le droit de se prendre au sérieux. Les plus grands ont toujours fréquenté la fantaisie avec bonheur. "L'autocritique" du "Pornographe" est à cet égard un monument. Brassens y soutient sur huit couplets cet argument : "Aujourd'hui que mon gagne-pain - C'est d'parler comme un turlupin", et cette conclusion : il en est le premier chagriné. Cette fausse contrition déclenche le rire avec une sûreté mathématique. Cet énorme clin d'œil permet en fin de compte au "pornographe du phonographe" de nous prouver que "le mot n'est rien du tout" et qu'aucun "grand manitou" ne saurait en tenir rigueur à quiconque est au-dessus du verbe. Quand un Brassens se traite de "polisson de la chanson", l'effet est certain. Nous nous souhaitons beaucoup de galopins de cet acabit.

En dehors des choses de l'amour, on se soucie peu, dans les chansons, de la vie des femmes, ces bêtes à couplets. C'est à cet égard que "Le père Noël et la petite fille" est une œuvre insolite. Brassens n'a que pitié pour la femme qui se vend, n'a que mépris pour l'homme qui l'achète. Il n'a pas le respect de la barbe blanche de cet étrange père Noël qui "a mis les mains sur tes hanches". En une langue parfaite et "sans un mot plus haut que l'autre", il se penche sur le sort de cette petite fille dont on se paie et la tête et le corps. Il se penche sur elle et la plaint en un vers, un seul : elle ne reverra plus "Le joli temps des coudées franches". Cette compréhension de la femme — rare, paraît-il chez les hommes — nous en aurons un autre écho quand nous parviendra la voix de "Pénélope".

C'est encore à "La tour des miracles", ce petit autant que rarissime roman de Brassens, qu'il nous faut nous référer au sujet de "La femme d'Hector". Dans "La tour des miracles" vit une bande de gaillards des plus délirants, cousins des héros assoiffés du "Tortilla Flat" de Steinbeck. On y partage les amours, et ces unions sans embarras donnent naissance à la charmante "Femme d'Hector", dénuée de toute convention, au grand cœur et à la large couche. Brassens n'est qu'affection, qu'admiration pour nous entretenir de cette "petite sœur des pauvres de nous". Ah non, vraiment, la femme d'Hector, ce n'est pas celle de Bertrand, de Gontran, de Pamphile, etc. "La fille a tout le monde a bon cœur", disait Brassens dans les "Croquants". Il lui donne ici un état-civil : elle a épousé Hector. Au point de vue moral, on pourrait en disputer. Mais jamais la morale, c'est bien connu, n'a pu s'entendre avec la poésie.

"Bonhomme"! Ah, "Bonhomme"! On soupçonne, aux points d'exclamation, en quelle estime nous tenons cette chanson. Chanson, cela paraît presque trop petit pour ce poème de la misère, de la douleur, et de l'amour humains. On pense à "la mort et le bûcheron" de La Fontaine. A tort. C'est autre chose, c'est mieux, c'est aussi bien, c'est "Bonhomme". C'est un honneur que d'avoir écrit "Bonhomme". C'est un bon point de l'aimer. Nous oserions presque dire : un critère. C'est fait d'images comme celle-ci : "... La vieille qui moissonne - Le bois mort de ses doigts gourds", c'est fait de rien, d'une pitié qui n'avoue pas son nom, c'est fait de Brassens. De grand Brassens.

Il faut un certain culot pour oser ridiculiser ce qu'on craint le plus, la mort, et ce ON n'a pas tous les torts. Si le ridicule tuait, la mort des "Funérailles d'Antan" serait morte. Entre nous, ce serait bien son tour. Corbillards hippo ou automobiles, héritiers, croquemorts, défunts "bouffis d'orgueil", "m'as-tu-vu dans mon joli cercueil" exécutent une danse macabre autant que rigolarde, le tout sur le petit air joyeux des "belles pom, pom, pom, pom, pom, pompes funèbres". Tant d'irrespect vous ferait douter de la réalité. Chant tonique, "Les funérailles d'antan" sont le triomphe absolu de l'humour noir, l'humour du "deuil en vingt-quatre heures". "Je ne sais rien de gai comme un enterrement", prétendit Verlaine. En voilà une démonstration. Et l'illustration de la sagesse des nations qui déclare "qu'il vaut mieux en rire qu'en pleurer".

Si vous enlevez le cocu du théâtre français, il ne demeure plus grand chose de celui-ci. Cocus nobles et tragiques de Racine et de Corneille, cocus comiques de Molière, cocus vaudevillesques — innombrables — de Labiche, Feydeau, Courteline, cocus piliers, pierres de voûte de notre scène, Brassens vous ouvre enfin les rideaux du music-hall. Jusque là la chanson refusait ce personnage; quand les amours s'y terminent mal, "c'est la faute à pas de chance", et c'est tout. "Le cocu" vient nous exposer que tout n'est pas si simple, cela va sans dire. Mais, Talleyrand dixit, "cela va encore mieux en le disant". Le cocu de Brassens n'est pas un être uniquement grotesque et facile. Il n'est pas aveugle, contrairement à la majorité de ses compagnons de malheur. Sa mélancolie a des accents déchirants: "On cueille dans mon dos la tendre primevère - Qui tenait le dessus de mon panier de fleurs." Cette chanson drôle a un arrière-goût de tristesse.

Il est naturellement capital d'avoir le privilège de s'entretenir avec Brassens de ses propres chansons. Il a une opinion sur elle, c'est bien le moins. C'est ainsi qu'il tient "Comme une sœur" pour une œuvre supérieure à "La chasse aux papillons". Comme cela nous paraissait excessif, il s'expliqua. Le thème de la métamorphose, cher aux anciens, "Par une ruse à ma façon - Je fais semblant d'être un poisson - Je me déguise en cachalot, etc.", est à ses yeux plus riche, plus poétique en un mot que celui de "La chasse". C'est bien possible. "Comme une sœur" fait, à notre sens, partie d'un cycle charmant aux tons pastels de XVIII° siècle. Puisque elle a également — car il ne les soutient pas toutes loin de là! — l'agrément de son auteur, que ne la chante-t-il plus souvent!

René Fallet